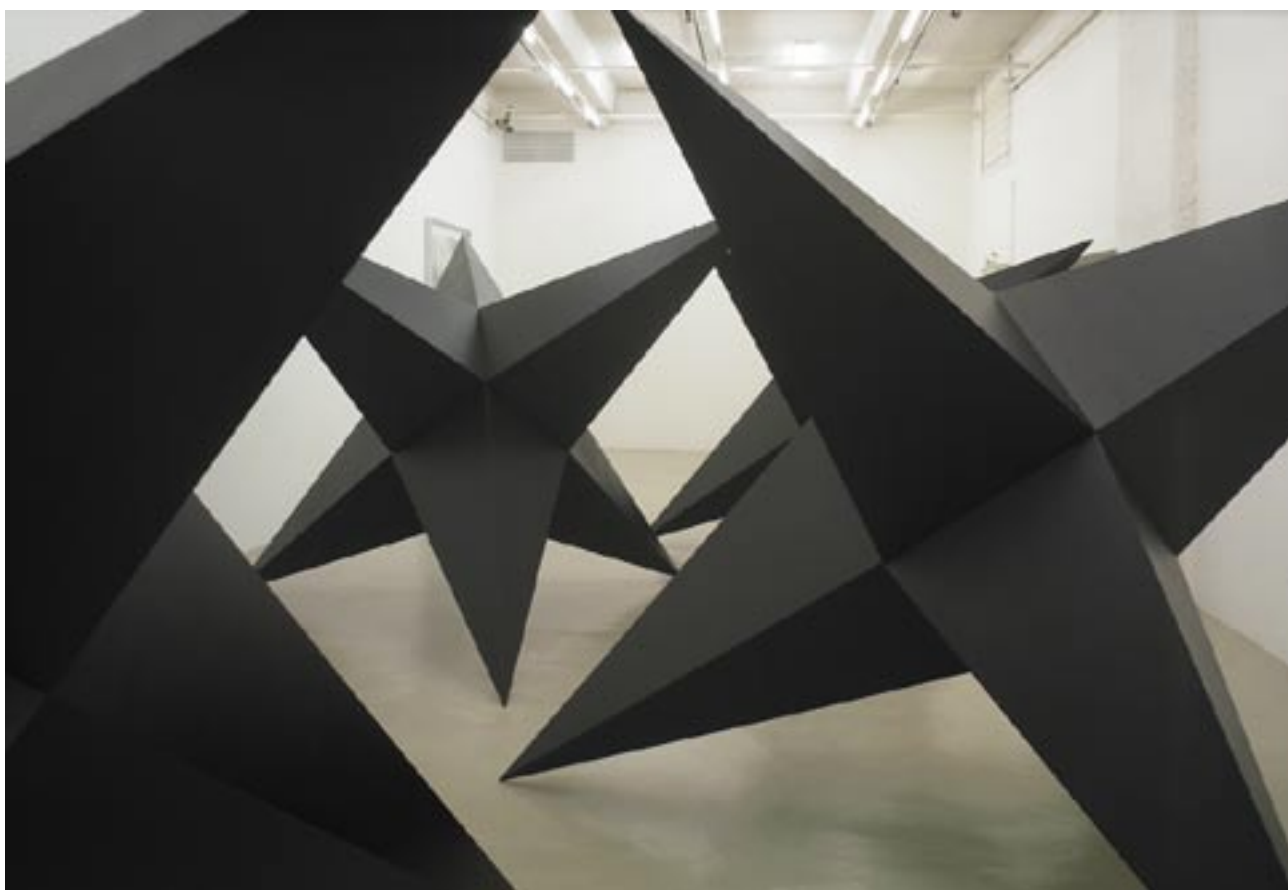


desert me

du 18 novembre 2005 au 15 janvier 2006

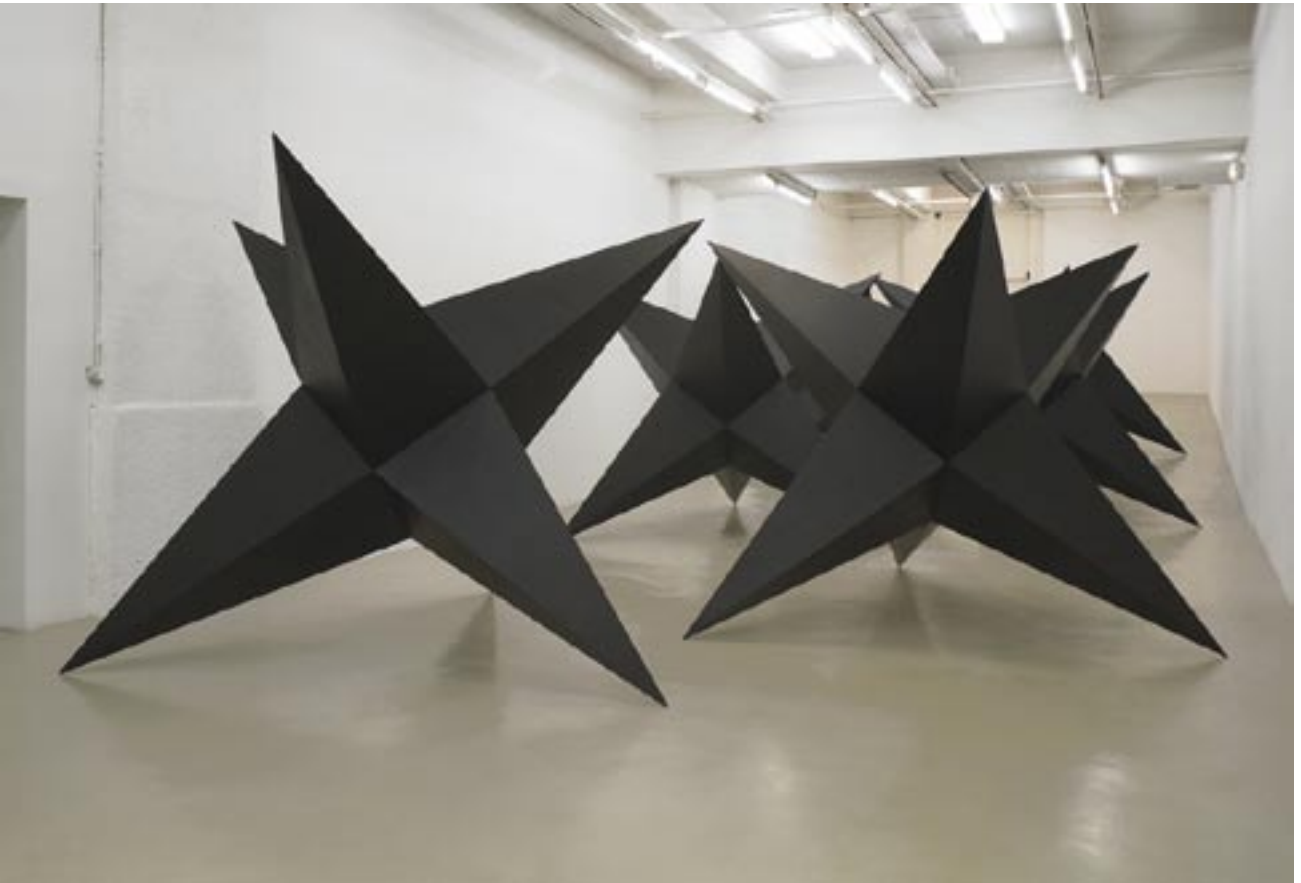
le crédac, centre d'art d'Ivry

Ivry-sur-Seine, Paris



auto-protection

dimensions variables, polyester, 2005



auto-protection
dimensions variables, polyester, 2005



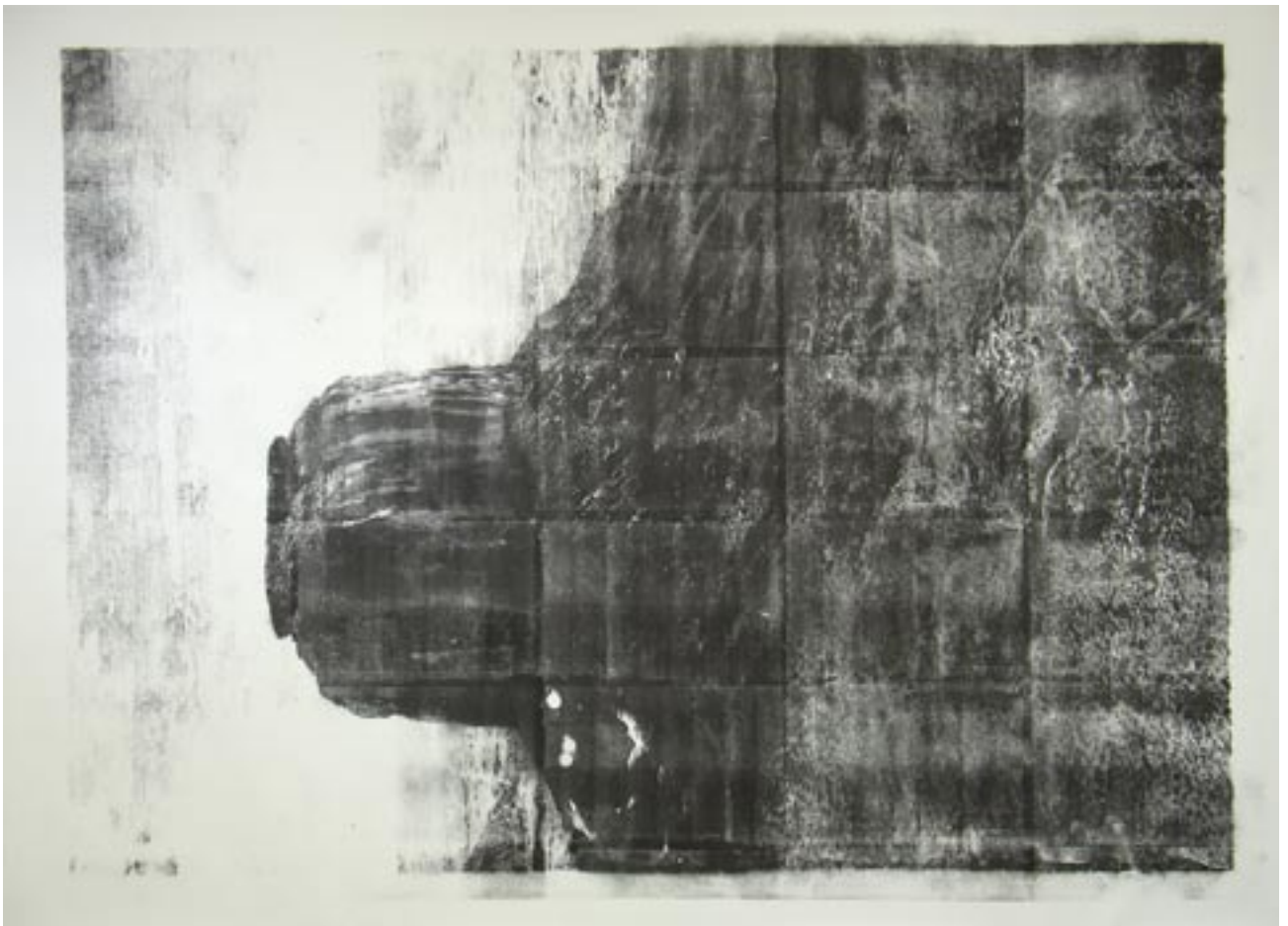
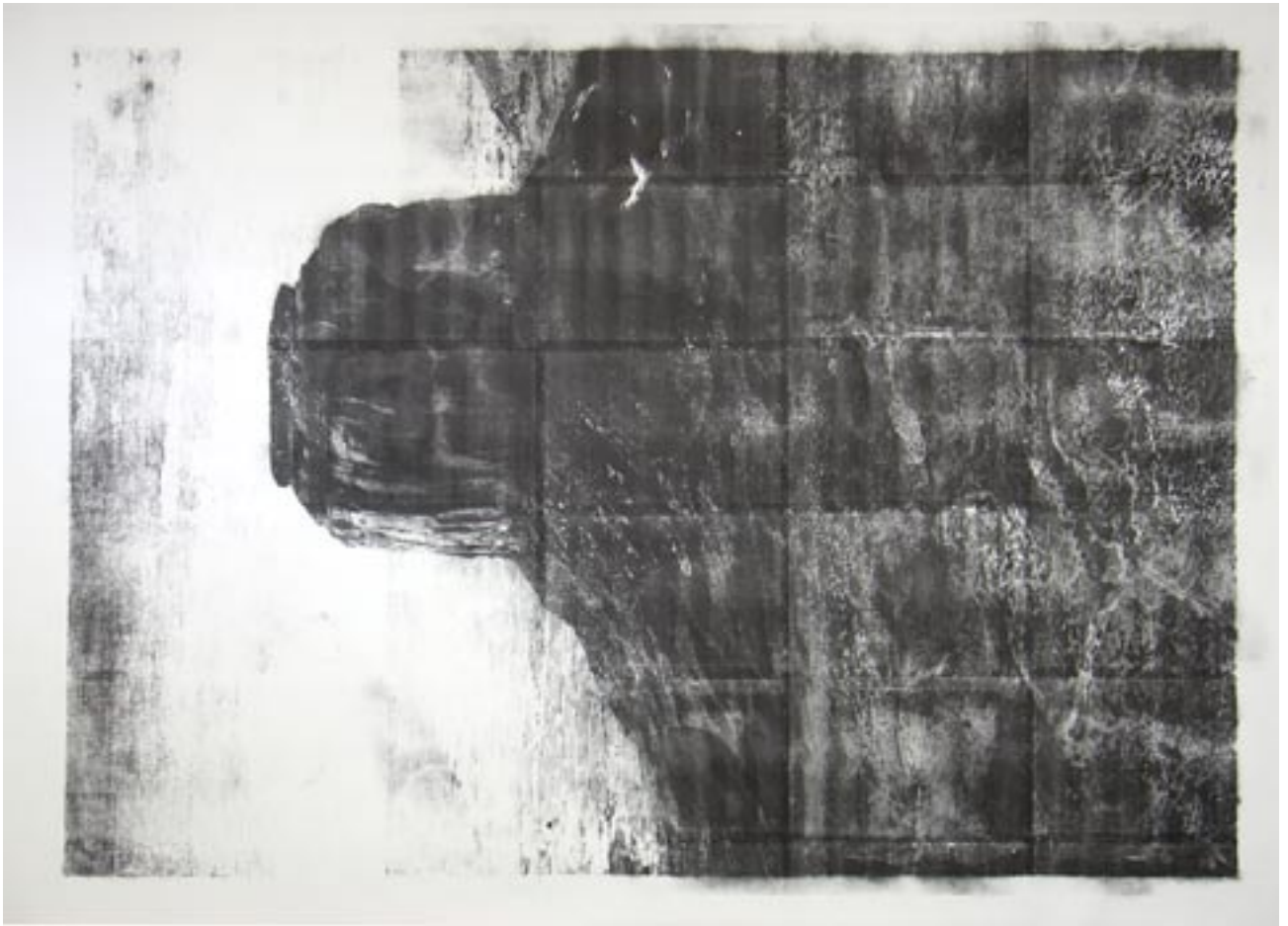
Une femme cerf
transfert sur papier, 210/150 cm, 2005



spirale
bois peint, 950/300/76,4 cm, 2005



spirale
bois peint, 950/300/76,4 cm, 2005



mat ou brillant

KNOW WHAT THEY MEAN?

A Paris

DIDIER RITTENER DESERT ME

A Ivry-sur-Seine

Deux expos de sculpture cultivent les effets de surface : entre le bling-bling kitsch et l'opacité géométrique, le mat et le brillant, il faut choisir son camp.

Avant, chez le photographe, on choisissait un tirage mat ou brillant. Selon que les clichés renvoyaient la lumière ou l'absorbaient, si la surface marquait les traces de doigts ou pas, cela n'avait rien à voir. En mat, les photos de famille avaient toujours l'air de garder des secrets tandis qu'en brillant, on assumait, on rayonnait. Or en sculpture, c'est un peu pareil : il y a des pièces qui attirent la lumière autour d'elles et travaillent à la réfléchir avec des plaques de Plexiglas ou des revêtements pailletés et laqués. Puis il y a celles qui se ramassent sur elles-mêmes ou se mettent en veille, dans une armure rouillée ou un boîtier noir très mat. Cette ligne de fracture, un peu vite tracée, démarque quand même assez utilement deux expos qui se tiennent simultanément.

A la galerie Chez Valentin, toutes les pièces ont l'air gominées à la brillantine. Autour d'une pièce phare, une sculpture à mèches rebelles et couleurs extravagantes signée de l'Anglais Matt Franks, l'expo astique la pacotille jaune citron de l'Écossais Jim Lambie. Le but est ici visiblement de mettre en scène un versant populo et kitsch de la sculpture contemporaine,

elle habituellement si aristo et maquillée. Ou comment en quelque sorte recouvrir le clinquant d'une couche de gras.

Au Crédac, au contraire, une spirale anguleuse et noire se tapit dans la pénombre. Didier Rittener a baissé la lumière et fait en sorte que sa spirale corrige la pente très prononcée du lieu. Elle commence au ras du sol par une longue bande et finit, au fond de la salle, par arriver à hauteur des hanches. Elle semble émerger un peu malgré elle à la manière d'un vestige archéologique. Retour de bâton : l'environnement devient plus bancal que jamais. Ainsi, quand la sculpture se love dans l'espace, se terre et se ternit d'un noir très mat, elle détourne en fait l'attention, pour la dévier sur les alentours, la lumière, la pente ou le sol.

Elle agit à la manière d'un avion furtif, dont le noir absorbe les ondes radar sans émettre de signal en retour. Dans l'autre salle, Didier Rittener rallume et fait le plein. Isolé au fond, le portrait d'un demi-dieu en pâmoison. Plus que l'image, c'est la texture du dessin qui importe. L'artiste suisse décalque en fait des motifs de magazines au crayon gras et les transfère ensuite au trichloréthylène sur un autre papier.

En cours de route, le dessin perd de son éclat, se salit, se brouille. Et finit par se revêtir de la texture aveugle et foncée des six grandes sculptures en forme d'étoiles, ou plutôt de mines surdimensionnées qui barrent tout l'espace. Dans cette salle, au moins, on voit où on met les pieds, les sculptures sont dressées, stabilisées, mais il n'y a plus nulle part où passer. Une géométrie défensive donc, qui fait sobrement bloc. Et met

le spectateur échec et mat.

Judicaël Lavrador

Know What They Mean?, jusqu'au 7 janvier à la galerie Chez Valentin, 9, rue Saint-Gilles, Paris 11^e, www.galeriechezvalentin.com
Desert Me de Didier Rittener, jusqu'au 15 janvier, au Crédac, 93, avenue Georges-Gornat, à Ivry-sur-Seine, www.credac-and-co.com



André Hounier, Le Crédac

Didier Rittener,
Auto-protection, 2005

Didier Rittener, Desert Me

L'exposition intitulée «Desert Me», au Crédac, correspond à la troisième station d'un programme initié il y a deux ans par Didier Rittener. C'est toutefois sa première exposition personnelle en France.

Crédac. Ivry

18 nov. 2005 15 janv. 2006

Texte

Par Philippe Coubetergues

Desert Me est un environnement divisé en deux temps. Dans une première salle, au bas d'un mur en entrant, le dessin mural d'une mouche (le pendant en miniature de la version grand format réalisée au Mac/Val) ; au sol, épousant la pente, un volume noir et horizontal en forme de spirale géométrique ; sur le mur du fond, le diptyque de deux images inversées — une sorte de gros rocher dans un désert — encadrées et en grand format, obtenues par transfert d'agrandissements photocopiés.

Dans la deuxième salle, une troisième image en grand format, un motif différent (un visage) pour un même procédé, et au sol, six polyèdres étoilés gigantesques, toujours noirs, reposant sur leurs pointes, saturant littéralement l'espace, l'obstruant spectaculairement.

On reprend : une mouche écrasée sur le mur, un muret spiralé dans la pente, une série de blocs étoilés, un piton rocheux, une tête dans les étoiles.

Dans leur confrontation, les diverses pièces de cet ensemble, s'affirment sous trois aspects au moins :

Le noir.

Un noir mat presque métallique qui recouvre les volumes peints, un noir profond, intense et lisse qui en dématérialise et métamorphose les surfaces, le noir graphite et graphique des images, le noir crayonné du dessin, le noir «tonnerrique» des transferts, un noir comme une cendre de couleur, comme une monochromie mémorative, un noir qui renvoie invariablement les motifs — qu'ils soient bi ou tridimensionnels — du côté de l'image et de l'écrit, du code et de l'artefact. Il y a du noir chez Rittener qui, par feinte, ébauche une fiction.

La rémanence.

La rémanence des motifs, la répétitions de l'image, son aimantation au support, son caractère hypnotique maintenu au-delà de sa perte d'origine, la persistance du signe déconnecté de son intention. Il y a de la mnémotique chez Rittener, du retour en mémoire, du flash-back, de la résurgence qui fait basculer la fiction du côté du passé collectif.

La disproportion.

Le défaut de la proportion qui pourrait tenir autant du surdimensionnement que de la miniaturisation, de la surestimation que de l'indifférence, de l'affirmation comme de l'infirmité. Il y a de la disconvenance chez Rittener — cela nous change de l'inconvenance — un écart d'échelle qui suffit à resituer les choses dans un ailleurs qui ne nous est pas totalement étranger, un autre part qui ne nous est pas complètement inconnu.

Tout cela participe efficacement d'un questionnement sur la représentation selon ses différents modes symboliques, sur l'exposition selon ses différents registres de présentation, sur l'œuvre selon ses différents statuts d'objet.

Mais au-delà de ses questions, s'ouvre ici, et plus précieusement, un univers sans doute plus poétique que critique, qui traite d'archaïsme plus que d'archéologie, qui touche à l'archétype plus qu'au stéréotype, et qui se jouerait peut-être aussi d'une mémoire collective en quête de ses démons. Attendons de revoir Rittener pour le savoir.